

Will du moulin

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Une apologie des oisifs
Virginibus Puerisque

SCHWOB & STEVENSON
Correspondances

ROBERT LOUIS STEVENSON

Will du moulin

Traduit de l'anglais par
MARCEL SCHWOB

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

TITRE ORIGINAL

Will O the Mill

LA PLAINE ET LES ÉTOILES

LE moulin qu’habitait Will avec ses parents d’adoption s’élevait dans une vallée en pente, entre des bois de pins et de grandes montagnes. Au-dessus, des sommets et des sommets s’étageaient, jusqu’au moment où ils émergeaient des bois touffus et se dressaient nus vers le ciel. Un peu plus haut, un long village gris s’étendait, semblable à une couture ou à une loque de vapeur, sur un versant boisé ; et, quand le vent était favorable, le son des cloches de l’église descendait, grêle et argentin, jusqu’à Will. Au-dessous, la vallée s’escarpait de plus en plus et allait en même temps s’élargissant ; et, d’une hauteur derrière le moulin, on pouvait l’apercevoir dans toute sa longueur, plus loin même, jusqu’à une vaste plaine, où la rivière étincelait en faisant un coude et allait de ville en ville dans son voyage vers la mer. Par hasard, au-delà de cette vallée, se trouvait une passe conduisant à un royaume voisin ; si bien que, tranquille et rurale comme elle l’était, la route qui longeait la rivière n’en était pas moins un lieu de passage entre deux sociétés splendides et puissantes. Pendant tout l’été, des berlines de voyage montaient lentement ou

Will O the Mill a paru initialement dans le *Cornhill magazine* de janvier 1878. La nouvelle fut ensuite intégrée au recueil *The Merry Men* (1887). La traduction que nous publions a paru anonymement dans *La Vogue* de mars 1889. Nous l’attribuons à Marcel Schwob sur la foi d’une chronique de Gide (*L’Ermitage*, mai 1889). Pour plus de détails, cf. Schwob / Stevenson, *Correspondances* (Allia, 1992).

© Editions Allia, Paris, 1997, 2009.

descendaient à toute bride devant le moulin. Comme, de l'autre côté, la montée était beaucoup plus douce, le sentier n'était guère fréquenté que par les gens qui allaient dans une certaine direction. De toutes les voitures que Will voyait passer, les cinq sixièmes descendaient à toute bride, un sixième seulement gravissait avec lenteur. C'était bien pire encore avec les piétons. Tous les touristes au pied léger, tous les colporteurs chargés d'étranges marchandises, allaient descendant comme la rivière qui accompagnait leur sentier. Et ce n'était pas tout ! Car, quand Will était encore un enfant, un grand désastre éclata sur une vaste partie du monde. Les journaux étaient pleins de défaites et de victoires, la terre sonnait sous le sabot des cavaleries et souvent, pendant des jours et pendant des nuits, autour du moulin, le tumulte de la bataille chassait les braves gens terrifiés de leur travail des champs. Tout cela, on resta longtemps sans en entendre parler dans la vallée. Mais à la fin un commandant poussa, à marches forcées, une armée à travers la prairie, et pendant trois jours, des cavaliers et des fantassins, des canons et des caissons, des tambours et des étendards descendirent et défilèrent devant le moulin. Tout le jour, l'enfant, debout, les guettait au passage ;

la marche rythmique, les pâles visages non rasés et tannés autour des yeux, les uniformes décolorés et les drapeaux déchirés l'emplissaient d'un sentiment de faiblesse, de pitié et d'admiration, et, tout du long de la nuit, après qu'il était couché, il entendait le canon écraser la route, les pieds la battre en cadence, et la grande armée passer et repasser devant le moulin. Personne dans la vallée ne connut le sort de l'expédition, car on se tenait hors du chemin des bavardages, dans ces temps troublés. Mais Will vit clairement une chose, c'est que pas un homme ne revint. Où étaient-ils allés, tous ? Où allaient tous les touristes et tous les colporteurs avec leurs marchandises étranges ? Où allait l'eau de la rivière toujours descendant et toujours renouvelée d'en haut ? Le vent lui-même soufflait plus souvent dans le sens de la pente et emportait avec lui les feuilles mortes dans sa chute. On eût dit une grande conspiration de choses animées et inanimées. Tout descendait, gaîment et rapidement ; lui seul, à ce qu'il semblait, demeurait en arrière, comme une souche sur le bord du chemin. Parfois, il remarquait avec joie que les poissons dressaient leur tête contre le courant. Ceux-là, au moins, restaient fidèlement près de lui, pendant que tout s'en allait là-bas, vers le monde inconnu.

Un soir, il demanda au meunier où allait la rivière.

– Elle descend la vallée, répondit-il, elle fait tourner des moulins, plus de cent, à ce qu'on dit, d'ici à Unterdeck, et cela ne la fatigue pas. Puis elle s'en va dans les basses terres, elle arrose le vaste pays à blé, et elle traverse des cités superbes (à ce qu'on raconte) où des rois vivent seuls dans de grands palais, avec une sentinelle, marchant de long en large devant leur porte. Puis elle passe sous des ponts que surmontent des hommes de pierre, qui contemplant ses eaux et leur sourient curieusement, et il y a aussi des gens de chair et d'os, qui appuient leurs coudes à son parapet et regardent pardessus. Puis elle continue sa course, elle descend dans les marais et les sables, jusqu'à ce qu'elle se jette enfin dans la mer où sont les navires qui apportent de l'Inde des perroquets et du tabac. Ah ! Elle a encore un long chemin à faire avant cela, quand elle passe en chantant devant chez nous, que Dieu la bénisse !

– Et qu'est-ce que c'est que la mer ? demanda Will.

– La mer ! répondit le meunier. Que le Seigneur nous soit en aide, c'est la plus grande chose que Dieu ait faite. C'est là que toute l'eau du monde se jette dans un grand lac salé.

Elle est là, la mer, aussi plate que ma main, et l'air aussi innocent qu'un enfant. Mais on dit que, quand le vent souffle, elle se gonfle en montagnes d'eau plus grosses qu'aucune des nôtres et qu'elle engloutit de grands navires plus gros que notre moulin, et qu'elle fait un tel rugissement qu'on pourrait l'entendre à des milles et des milles dans les terres. Il y a là-dedans de grands poissons cinq fois plus gros qu'un taureau, et un vieux serpent aussi long que notre rivière et aussi vieux que le monde, avec de la barbe comme un homme et une couronne d'argent sur la tête.

Will songeait qu'il n'avait jamais entendu parler de rien de semblable et il se retint de poser question sur question touchant à ce monde situé au bas de la rivière, avec tous ses périls et toutes ses merveilles ; jusqu'à ce que le vieux meunier, très intéressé lui-même, finisse par lui prendre la main et par le conduire au sommet de la montagne, qui commande la vallée et la plaine. Le soleil, près de se coucher, était suspendu très bas, dans un ciel sans nuages. Tout s'affinait et se glorifiait dans la lumière d'or. Will n'avait jamais vu de sa vie une si vaste étendue de pays. Il restait immobile, regardant de tous ses yeux. Il pouvait voir les villes, et les bois et les champs et les courbes bril-